

GINÉMA

Douglas Sirk, une rétro qui mélo à la bouche

Exilé aux Etats-Unis sous le III^e Reich, le cinéaste et homme de théâtre avait réalisé des chefs-d'œuvre en Allemagne. La Cinémathèque française rend hommage à son œuvre colorée, baroque, et d'un éclectisme rare.



Le maître du mélodrame Douglas Sirk (1897-1987) en 1982. PHOTO ULLSTEIN BILD VIA GETTY IMAGES

Le style d'un cinéaste est comme un visage. Certains en changent à toute vitesse, d'autres n'en ont jamais eu qu'un. Des balbutiements à la maturité, les traits s'affinent, s'épanouissent, mais on les reconnaît toujours. Quel était le visage de Douglas Sirk ? A jamais associé au mélodrame flamboyant, c'est en épousant les contours de ce genre dont il a exacerbé la forme jusqu'à des sommets de splendeurs colorées et baroques, qu'il s'est affirmé comme auteur. Mais la poignée de chefs-d'œuvre tardifs réalisés entre 1954 (*Le Secret magnifique*) et 1959 (*Mirage de la vie*

– un titre programmatique tant son cinéma n'aura eu de cesse d'attaquer à l'acide les artifices et autres faux-semblants du rêve américain), forment de hautes futaies somptueuses et déchirantes qui toutefois dissimulent une forêt plus vaste encore, d'un éclectisme rare.

Constance. Comédies légères ou grinçantes, polars retors, western, péplum, films d'aventures, historiques, chroniques sociales, mélos exotiques... On est surpris par l'étendue de la palette sirkienne, qu'une riche actualité remet en lumière. Outre la rétrospective à la Ci-

némathèque française et le livre de l'historien Bernard Eisenschitz, *Douglas Sirk, né Detlef Sterck* (éditions de l'Œil), ouvrage érudit qui fait la part belle à sa carrière théâtrale très prolifique, la reprise en salles en versions restaurées inédites de ses sept premiers films allemands, réalisés entre 1935 et 1937 pour le studio de la UFA, avant que le cinéaste, inquiété par le régime hitlérien pour avoir épousé une juive en secondes noces ne s'exile aux Etats-Unis, forment un corpus passionnant, qui rappelle l'étrange constance de Sirk sous les atours de la diversité.

Amours empêchées, poids du conformisme social, piège des apparences, femmes tourmentées, hommes faibles, consciences lézardées, fétichisme des objets (miroirs et fenêtres, déjà), et surtout un sens aigu de la mise en scène et du rythme, des mouvements de caméra à se damner... Tout ce qui composera le théâtre malade des grands mélodrames hollywoodiens s'y trouve déjà en germes.

Tourbillon. Certes le style tâtonne, se cherche encore, peine parfois à se défaire de figures tutélaires qui lui ont servi de modèles. Ernst Lubitsch, dont on sent l'influence dans la comédie de boulevard *April, April!* avec ses avalanches de qui-proquo épinglant la vanité d'une famille de nouveaux riches. Carl Theodor Dreyer, dont la fibre surnaturelle et les vibrantes pastorales hantent *la Fille des marais*, superbe mélodrame, s'attachant au sort d'une servante rejetée par la société dont Sirk peaufine la photo contrastée tour à tour éclatante et crépusculaire, et une dialectique entre visage et paysage, parsemant son film de trouvailles formelles (un impressionnant plan à 360 degrés, lors de la scène «mystique», près de l'âtre du foyer). Pas encore de miroirs, sinon des miroirs d'eau croupie, des reflets aussi troubles que les cœurs. Et surtout Josef von Sternberg, celui dont il semble le plus proche. *La Neuvième Symphonie*, splendeur absolue de sentiments mêlés, où le théâtre et la vie s'interpénètrent et où la définition du mélodrame – selon Sirk «un drame avec de la musique» –, fait particulièrement sens, s'ouvre sur un réveillon du nouvel an à

New York, dans une série de fondus enchaînés, zébrant les plans d'un tourbillon de signes, danseuses, champagne, musiciens.

Tout un jeu d'artifices rappelle les surimpressions échevelées des *Nuits de Chicago* et le carnaval dans *Agent X27* de Sternberg. Sirk lui emprunte aussi le goût de l'exotisme, des contrastes géographiques – la plupart de ses films croisent l'opposition entre Ancien et Nouveau Monde –, et le pinceau du demiurge. Notamment dans *Paramatta, baigne de femmes* (exaltant le thème de la femme se sacrifiant par amour) et *la Habanera*, ultimes chefs-d'œuvre allemands, que Sirk tounera avec la future égérie du III^e Reich, Zarah Leander, voix grave et regard lourd – sa Marlène en somme –, dont le visage apparaît souvent comme occulté par des voilettes de résilles, des écrans, des barreaux, rappelant sa position de femme empêchée, sous le joug d'un carcan social (*Paramatta*) ou d'un amour-prison (*La Habanera*). Sirk et Sternberg avaient en commun une culture d'esthètes, de lettrés et de peintres. Et surtout le désir de trouver une langue cinématographique propre, dégagée de l'emphase théâtrale ou de la soumission au «réel». Et ce qui frappe c'est l'audace stylistique de Sirk, le goût de la vitesse, des pièges optiques et la cohérence d'une œuvre où point déjà l'ironie du sort, le sens du fatum, un mélange de tragédie et de roman-photo. Tout Sirk, en un mot.

NATHALIE DRAY

RÉTROSPECTIVE DOUGLAS SIRK à la Cinémathèque française jusqu'au 26 octobre.



April, April! (1935), comédie de boulevard et premier long métrage de Sirk. PHOTO CAPRICCI

Libération

Par Nathalie Dray
Publié le mercredi 7 septembre 2022
Libération



Cédric Lépine

Abonné-e de Mediapart
BILLET DE BLOG 7 SEPTEMBRE 2022

"Douglas Sirk, né Detlef Sierck" de Bernard Eisenschitz

Au-delà du triomphe de la mise en scène de Douglas Sirk qui a donné ses lettres de noblesse au mélodrame hollywoodien des années 1950, qu'en est-il de toute sa filmographie qui a précédé cette période ? Bernard Eisenschitz a décidé de réunir l'ensemble de la biographie du cinéaste qui s'appela d'abord Detlef Sierck.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.

Parution du livre *Douglas Sirk, né Detlef Sierck* de Bernard Eisenschitz

Infatigable et passionné historien du cinéma, Bernard Eisenschitz s'attache ici à la biographie du cinéaste Douglas Sirk en insistant plus particulièrement sur ses premières décennies passées dans son Europe natale où sa mise en scène connut son apprentissage sur les planches de théâtre. C'est fort de nombreuses archives et de l'accès aux films de sa période allemande dans les années 1930, que Bernard Eisenschitz s'est livré une longue et passionnante investigation.

Son édition privilégie plus que toute autre biographie, les photographies des films, des tournages ainsi que de la vie privée de Douglas Sirk pour enraciner le récit dans ces traces de mémoire. Cela rend précieuse la beauté d'un tel ouvrage consacré à l'exploration de l'art cinématographique par l'une de ces figures qui a fait tant d'émules par la suite.

Bernard Eisenschitz s'attache aussi particulièrement à donner le maximum d'informations à chaque film mais aussi pièce de théâtre, dont l'évocation exhaustive réunie ici suit un processus chronologique. Laissant de côté la nouvelle analyse esthétique et thématique de l'œuvre du cinéaste, cet ouvrage a pour ambition de faire des connexions entre toutes les œuvres, des deux continents comme des différents arts, pour laisser émerger de nouveaux sens et ainsi autant de nouvelles interprétations dans les choix de mise en scène. Une biographie de prestige qui donne sa place incontournable au regard plus qu'au texte desdits scénarios, l'auteur de cinéma s'affirmant ainsi avec force dans ses choix de direction d'un film.

Douglas Sirk, né Detlef Sierck
de Bernard Eisenschitz

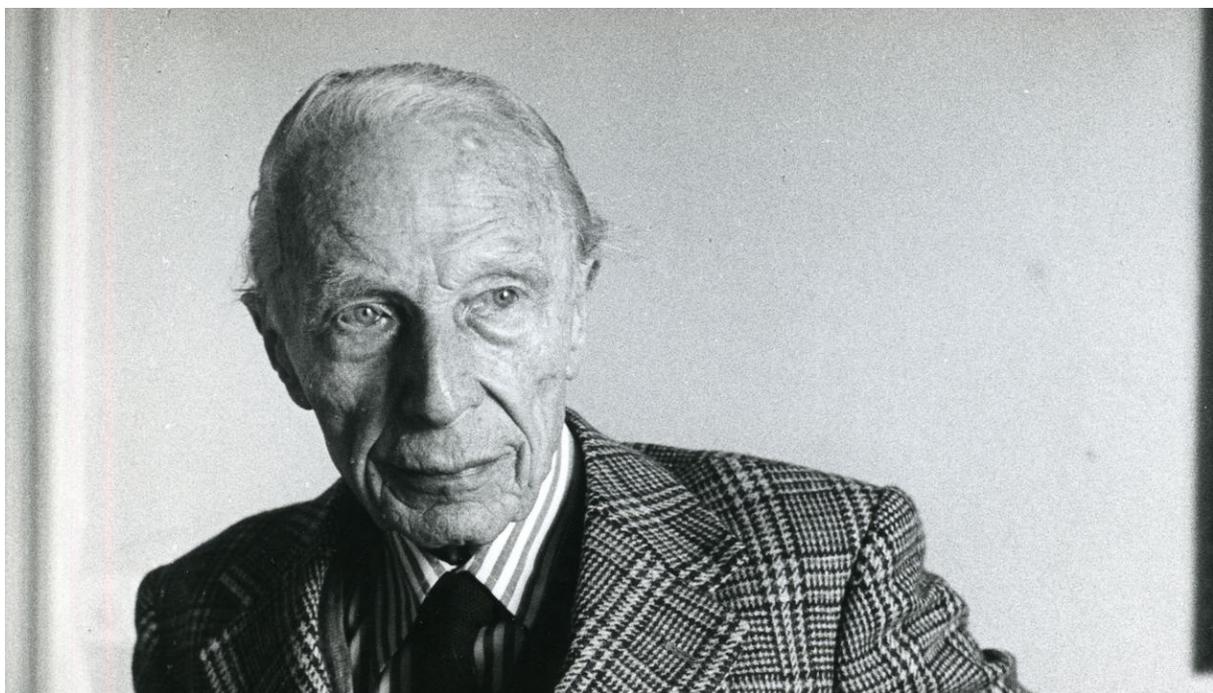
Nombre de pages : 416
Format : 15 x 23 cm
Date de sortie (France) : août 2022
Éditeur : [Les Éditions de l'Œil](#)



MEDIAPART

—
Par Cédric Lépine
Publié le 7 septembre 2022
Mediapart
—

Le cinéaste Douglas Sirk à l'honneur au 75e Festival de Locarno



Rétrospective Douglas Sirk avec Bernard Eisenschitz / Vertigo / 24 min. / le 4 août 2022

"Douglas Sirk décrit tous les rapports humains, toutes les incompréhensions entre les individus, qu'elles soient raciales, sociales, voire religieuses", explique Bernard Eisenschitz, qui a codirigé la rétrospective du festival de Locarno et publie ces jours le passionnant "Douglas Sirk, né Detlef Sierck" (Editions De l'œil). Pour le critique et historien du cinéma, Sirk crée une modeste "comédie humaine" de l'Amérique profonde, à la manière d'un Tchekhov plus que d'un Balzac, en ayant recours au format prévisible du film de genre. Sirk respecte donc les codes imposés par les studios Columbia puis Universal, mais il parvient à se frayer un chemin et trouve sa propre liberté.

RTS.ch

—

Par Raphaële Bouchet

Publié le 4 août 2022

Médiapart

—